

Nous arrivâmes bientôt au faite de la colline. Les gros nuages tout pleins de tonnerres, qui, quelques heures auparavant, menaçaient la ville, avaient fui vers nos provinces du nord où nous jouissons assez ordinairement du privilège de voir fondre en pluies insipides et froides les chauds et poétiques orages qui se forment dans le midi. Le ciel purifié étincelait de clartés radieuses, comme s'il eût voulu rendre plus solennel le paysage qui se déroulait sous nos yeux, à mesure que nous approchions de la cime du mont. J'entendais au dessus de ma tête les chants de l'hirondelle, vive et joyeuse, qui planait dans les airs entre le ciel splendide et les flots transparents de la Méditerranée,

Ces petits flots brisés par les iris flottants ;

les émanations de l'algue marine, les douces senteurs du romarin embaumaient la montagne. Toutes les voix de la nature semblaient jeter leur note dans ce concert harmonieux. Marseille, la ville si populeuse, si affairée, si palpitante sous les joies et les angoisses de la spéculation, posait là-bas, à nos pieds, calme, silencieuse et placide comme une indolente cité d'Orient. Son golfe présentait en ce moment l'image vivante des deux âges de l'art nautique : les paquebots laissant derrière eux une longue traînée de fumée blanche, et les bâtiments à voile luttant de vitesse pour entrer au port. Dans le port s'élevait une forêt de mâts qu'on aurait dit mêlés, pressés, enchevêtrés les uns dans les autres, comme les fils d'un écheveau embrouillé. La mer et les montagnes grises de Montrédon et de Mairé dessinant dans le ciel bleu leurs trapèzes fantasques, encâdraient magnifiquement ce paysage.

Moi, qui n'avais encore vu le port de Marseille que dans le tableau de Joseph Vernet, avec ses ballots de marchandises empilées sur les quais, son petit abbé Coquet faisant la révérence à quelque marquise Pompadourette, et son gros Turc qui fume, je ne pus maîtriser la vive émotion que je